

gurer de son caractère ; mais je voulus le mettre à l'épreuve.

— En quoi puis-je vous obliger, M. Chenu ? lui dis-je pendant qu'il me saluait ; parlez-moi sans contrainte.

— Madame, on m'a dit que vous vouliez pourvoir Mlle Suzette et si ma proposition vous agréait, je vous demande la préférence.

— Vous aimez donc Suzette ?

— A vrai dire, elle ne me déplaît pas, et tout le monde parle de sa douceur.

— On assure que vous faites bien vos affaires, monsieur Chenu et Suzette n'a rien.

— Les bontés de madame ne lui manqueront pas, j'espère.

— Ce que vous appelez mes bontés, monsieur Chenu, appartient de droit aux malheureux, et Suzette cessera d'en avoir besoin en vous épousant. Je me chargerai de son trousseau, c'est tout ce que je puis faire.

— On ne m'avait pas dit ça ; mais, si c'est la dernière volonté de madame, il faudra s'en arranger ; car enfin, quand j'en épouserais une autre qui aurait quelque argent, je n'y trouverais pas comme dans Mlle Suzette, l'avantage d'une femme qui sût écrire ; et c'est tout ce que j'ambitionne. Cependant une petite somme n'aurait rien gâté ; cela m'aurait donné les moyens d'augmenter mon commerce, dans lequel il y a à gagner ; mais il faut de l'avance.

— Eh bien ! dites-moi franchement, monsieur Chenu, quelle somme comptiez vous que je donnerais à Suzette pour sa dot ?

— Ah ! madame ça ne peut pas se dire.

— Pourquoi donc, si je veux le savoir ? Mon intention est d'assurer le bonheur de cette enfant, qui le mérite à tout égards ; et, si vos prétentions ne surpassaient pas mes facultés, je serais bien aise de faire quelque chose pour elle et pour vous ; car vous la rendrez heureuse, n'est-ce pas, M. Chenu ?

— Pardine, madame, ça n'est pas difficile. D'abord je suis la moitié du temps en voyage ; il n'est pas de foire à dix lieues à la ronde où je n'aie. Quand je reviendrai à la maison bien fatigué, que Suzette aura écrit mes affaires, j'aurai plus besoin de repos que de troubler celui des autres. On dit que j'ai de l'ambition, mais j'ai toujours remarqué qu'un homme bien occupé n'est pas un mari querelleur. Suzette, qui a de l'intelligence, fera valoir la maitairie ; quoiqu'elle ne soit pas d'un grand produit, encore y a-t-il de quoi surveiller. Quand les foires seront bonnes, je compte bien ne pas revenir sans lui rapporter quelque chose. Elle est belle, et je sais que les femmes aiment un peu la parure ; d'ailleurs les bontés de madame l'y ont accoutumée, c'est bien naturel. Laissez faire ; que les marchés aillent bien, et elle ne se plaindra pas, ni moi non plus.

— Je suis contente de vos dispositions, monsieur Chenu ; mais revenons à notre premier point. Combien croyiez-vous que Suzette vous apporterait en dot ?

— Ma foi, madame, puisque vous le voulez absolument, je vous dirai qu'indépendamment de son trousseau, sur lequel je m'en fie à la générosité de Madame, j'avais calculé que 600 livres d'argent sec me mettraient à même de courir de bon marché. Les commencements sont toujours difficiles ; un peu de comptant, un peu de crédit, et cela va.

— Allons, monsieur Chenu, puisque 600 livres vous paraissent nécessaires, et que vous auriez épousé Suzette sans cette somme je suis charmée de pouvoir récompenser votre désintéressement.

— Madame est trop bonne.

— Je parlerai à cet enfant ; revenez demain, et, si elle vous accepte, comme je n'en doute pas, vous pouvez, dès aujourd'hui,

compter sur une dot de douze cents livres."

J'aurais pu faire sans doute davantage pour Suzette ; mais, fidèle à mon principe de ne pas sortir de leur état ceux qui risquent leur bonheur en le quittant, j'avais encore un autre motif. L'amour de mon fils pour cette intéressante créature avait fait un certain bruit dans le château ; c'était exposer sa réputation que de ne pas borner mes bienfaits. Je voulais d'ailleurs veiller toujours sur elle, et j'espérais procurer un jour un fermage considérable à son époux ; espoir que les évènements ont anéanti, et qui m'ont fait trouver des bienfaiteurs dans ceux que je regardais alors comme des protégés.

Je ne doutais pas de la résignation de Suzette ; j'aurais désiré qu'elle lui coûtât le moins possible ; en lui apprenant les dispositions que j'avais faites pour elle, j'embellis de toute mon éloquence sa destinée à venir, pour la consoler de ses chagrins présents. "Vous êtes trop bonne, Madame, était son unique réponse. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour être heureuse ; et, si je ne le suis pas, ma consolation sera que vous m'avez eue digne de l'être." Je ne passai pas un seul jour sans la voir jusqu'à son mariage, qui se fit promptement ; le régisseur de ma terre assista à la signature du contrat, et je lui servis de mère pour la cérémonie.

Dans nos conversations, Suzette s'était enhardie jusqu'à me demander si je recevais des nouvelles de mon fils ; je ne doutai pas qu'elle n'eût appris la cause de son brusque départ, et que la certitude d'être toujours aimée ne la consolât en partie du sacrifice qu'elle faisait à la tranquillité de tous. Adolphe ne m'écrivait pas, mais j'étais indirectement informée de sa conduite. Je savais qu'il se montrait peu dans les sociétés, qu'il sortait souvent seul, presque toujours à cheval, et qu'une mélancolie très prononcée affligeait ses amis, sans cependant donner aucune inquiétude pour sa santé. C'était tout ce que je pouvais désirer.

Libre de soins à l'égard de Suzette, je me disposais à retourner à Paris avec mon oncle, qui plus que moi ne pouvait vivre séparé de mon fils, quand je reçus la lettre suivante :

ADOLPHE A MADAME DE SENNETERRE.

"En vous fuyant, ma mère, pour mieux vous obéir, je vous avais fait entendre mon vœu pour qu'au moins Suzette restât libre ; vous en avez ordonné autrement. Je viens d'apprendre, par un homme sûr que j'ai laissé au château, un mariage qui, en m'ôtant tout espoir, m'a ravi la force de supporter mon affreuse position. Je n'ose vous accuser, je ne m'en prends qu'à la fatalité de ma destinée. Suzette aussi vous a obéi ; mon exemple a décidé le sien. Puisse l'infortunée ne jamais s'en repentir ! Je sais, madame, que vous allez revenir à Paris ; si c'est moi seul qui vous y attire, épargnez-vous un voyage inutile. Ce que je dois à mon nom m'a empêché d'être heureux. J'accomplirai le sacrifice. Guidé par mon désespoir, je vais loin de la France, défendre, les armes à la main, des préjugés qui m'ont rendu le plus infortuné des hommes. Je pars cette nuit. Que ne puis-je mettre le monde entier entre moi et mes souvenirs, entre la douleur et l'amour ! Ma mère, je suis si malheureux, que je crois vous servir en vous ôtant le triste spectacle d'un fils consumé par le chagrin. Si le ciel exauce vos prières, il me ramènera digne d'apprécier ce que vous avez eu de devoir faire pour mon bonheur. Mon cœur en gémit sans oser en murmurer. Si le ciel écoutait mes vœux... Ah ! ma mère, continuez de plaindre votre fils !"

(A continuer.)